

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 39

Artikel: Mon oncle
Autor: C.R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219007>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

INSPECTIONS MILITAIRES

IES inspections militaires actuelles ont un caractère différent de celles d'avant-guerre. Antérieurement à 1914, elles comportaient un groupement de militaires ainsi que maintenant, je l'admet, subissant l'examen de l'arme, de l'équipement, de l'habillement, tout comme à présent. Puis, lorsque c'était terminé, après les recommandations usuelles, les hommes se dispersaient plus ou moins à la débandade, allaient boire un verre sans autre, ou rentraient chez eux. D'aucuns se saoulaient aussi, se chamaillaient parfois, se battaient peut-être. Mais tout cela au hasard des rencontres, à la va comme le vent te pousse.

Actuellement, c'est une autre affaire. Il n'est pas même besoin d'être soldat pour s'en rendre compte. Il suffit d'observer ceux-ci, de se mêler à leurs groupes, d'écouter leurs conversations tour à tour animées ou sentimentales, de comprendre les silences coupant leurs récits colorés, de voir ces hommes hanche à hanche autour d'une table de café trop petite pour eux tous car ils ont agrandi leur cercle en prenant des sièges de droite et de gauche, serrés les uns contre les autres, se sentant les genoux, heureux d'être réunis, jouissant jusqu'au tréfond de leur cœur de cette forte fraternité qu'ont créées les mobilisations de guerre. C'est un état d'âme. L'esprit n'est pour rien dans ces réunions. Nos ancêtres des cavernes ou nos aïeux des huttes lacustres devaient en faire autant autour de leurs feux après leurs expéditions.

C'est un besoin à satisfaire. L'homme qui a porté les armes pour monter la garde ou aller au combat éprouve l'impuissance nécessité de remémorer ces épisodes avec ses camarades, de rappeler de ces temps s'estompant déjà dans la brume et dont seuls bientôt ne surgiront plus que les côtés lumineux.

Soldat, ainsi que mes frères, je me suis assis au cercle de nos pacifiques guerriers. Comme d'autres, s'il l'avait fallu, nous aurions su rougir le sol de notre sang, laisser nos entrailles fumantes sur la terre éventrée, prête à nous recouvrir, ou cueillir des lauriers et les ramener dans une apothéose de gloire, de feu et de larmes. Ce sacrifice ne nous a pas été imposé. Malgré les vides de 1918, nous sommes là pour le travail et nos enfants !

Mais nous avons monté la garde ! Nous avons martelé la ceinture de notre pays depuis les Alpes au Jura jusqu'au Rhin. Le fer de nos souliers a marqué son empreinte tout au long de cette frontière. Les sentiers creusés dans nos rochers le diront toujours à ceux qui viendront après nous. Nos jours de mobilisation s'alignent par centaines. Et nous sommes lourds de souvenirs.

Aux récits de mes frères d'armes, j'ai mêlé les miens. J'ai écouté ce qu'ils disaient. Avec eux je me suis vu. Nous avons communiqué ensemble dans ces silences où l'on entendait mieux la voix lointaine de la guerre hurlant autour de nous, alors que nous étions là-bas.

Voilà ce qui donne à nos inspections militaires leur caractère d'aujourd'hui. Auparavant, me disait un vieux soldat n'en faisant plus depuis longtemps, nous venions dîner à la maison; nous nous rechangeions ensuite pour aller aux champs. Maintenant, vous mangez ensemble au restaurant. Vous passez l'après-midi dans les différentes caves d'amis accueillants. Le soir, vous restez encore au café à parler ou à chanter jusqu'à vous faire dire trois fois : « Messieurs, c'est l'heure ! » Et vous rentrez, pas même émêchés, contents et mélancoliques, si tant est qu'on puisse allier ces deux sentiments. Que pouvez-vous donc tant vous raconter ?

C'est si vrai ce que dit là l'ancien soldat ! Voyez ce qui se passe : Sitôt l'inspection terminée, des hommes se cherchent, des appels se lancent, des mains se serrent, des groupes se forment et s'acheminent vers le café voisin. Ces soldats veulent se réunir, rester ensemble, échanger leurs pensées, parler des mobilisations et revivre un semblant de cette même atmosphère

dans laquelle une tranche de leur vie s'est écoulée.

Les tout anciens ou les tout jeunes, n'ont pas ces souvenirs. Ils ne sont pas soudés entre eux comme nous le sommes par ces nuits, lorsqu'allongés flanc à flanc nous dormions dans la paille des cantonnements devenus familiers comme nos chambres conjugales. Ils n'ont pas couché roulés dans les couvertures, serrés comme des sardines pour avoir plus chaud aux avant-postes, quand la neige nous recouvrait d'un glacial duvet. Des rats, gros comme des hérissons, ont-ils passé sur leur ventre dans leur sommeil, mordillé leurs oreilles croyant avoir à faire à des cadavres ? Ont-ils patrouillé sous la lueur blafarde des fusées éclairantes trouvant la nuit ? Ont-ils eu leurs boyaux aplatis sous la pression des cartouchières pleines, les cervelles secouées par la boîte à cartouches heurtant le crâne ? La terre a-t-elle tremblé sous leurs pas au bruit du canon ? Ont-ils tiré contre les avions survolant notre territoire ? Sont-ils montés à pied d'Yverdon à la Lucelle ou à l'Allaine ? Ont-ils fait Boncourt, Bonfol, Roggenburg, Charmoilles, et toutes la lyre jusqu'à Bâle ? Ont-ils croulé de fatigue à la montée de Cheyres ? Ont-ils remué la terre à Morat ? Ont-ils broyé du cirage et pilé du cafard dans l'Emmenthal ? Ont-ils été au clou à Laufon ou à Buix ? Ont-ils bu de la goutte pour s'étourdir et dormir malgré les puces ou les punaises ? Ont-ils pensé et écrit à leur femme, ou à leur bonne amie, depuis nos nombreux foyers du soldat ? Non !

Il n'ont pas dans la tête les visions de la guerre côtoyée comme ces fondrières dans lesquelles on a mis le pied sans s'y enliser. S'il reste de la boue aux souliers, nous avons des souvenirs plein le corps. Comme on secoue la poussière de ses brodequins, ainsi nous aimons de temps à autre faire prendre l'air à nos réminiscences. Seules maintenant les inspections militaires nous en offrent l'occasion. Voilà pourquoi les soldats se cherchent, se groupent, restent, parlent ou se taisent, se comprennent toujours, parce qu'ils ont mis l'habit sous lequel ils ont vécu ensemble en frères siamois liés par les armes. Durant un moment, ils retrouvent un cliché de la vie des camps, animée, grouillante, au brouhaha des voix, des armes et des pas ; à la senteur puissante des hommes, émanant des habits, du cuir, des harnachements, des pipes, des corps en sueur, dilatant les narines, sans soulever le cœur comme certains fades parfums de femmes. Heures fortes, heures mâles, où l'homme retrouve une trace de la vie primitive, une étincelle de la race s'élevant par la force.

Ainsi il en sera tant que se présenteront aux inspections militaires des soldats ayant fait les mobilisations de guerre. Plus ils s'éclairciront, plus ils serreront les rangs, car chaque année en oblige de rester au bord du chemin ou dans la tombe. Les libérés du service militaire regarderont toujours de loin leurs camarades poursuivant quelques étapes encore. Leurs regrets iront davantage à ces frères d'armes qu'ils ne rencontreront plus sous l'uniforme, qu'aux années de jeunesse s'alignant en arrière.

C'est dans ces sentiments qu'un modeste militaire, bon soldat et bon homme, assis tristement sur son sac dans la cave, le soir de l'inspection d'hier, alors qu'à plusieurs nous buvions le verre de l'amitié, nous disait ému et larmoyant : « C'est ma dernière inspection. L'année prochaine je ne serai plus avec vous. Il me semble que je meurs déjà un peu. » Nous avons levé les yeux sur lui. Les coudes aux genoux, de ses deux mains brunes il appuyait sa tête. Son casque était de travers, la jugulaire relevée. Son verre à moitié vide posé à même le sol. Le torse affaissé comme un homme blessé aux seins. Et nous n'avons rien dit. Nous avons bien senti que si chaque inspection nous enlève des camarades, avec eux s'en va une parcelle de notre vie.

Jean-Pierre est rentré tard de l'inspection. Malgré cela, il était franc comme l'or. La femme ne l'a pas grondé. Quand je songe à ces lon-

gues mobilisations, m'a-t-elle dit le lendemain, je n'ai pas le courage de sermonner mon homme parce qu'il a prolongé l'inspection !

Ah, digne femme helvétique, qui dans son homme sait discerner le soldat et le comprendre, ça valait bien qu'on aille monter la garde pour toi, pour nos enfants, pour la patrie !
(*Journal d'Yverdon.*)

DIVICO.

L'ARTILLEUR

(Air : « Cadet Roussel »)
(dédié à un artilleur)

à l'occasion des dernières manœuvres.)

*L'artilleur s'est fait le renom
D'avoir du goût pour le canon,
Qu'il s'agisse de le boire
Ou d'en faire l'outil de sa gloire.
Ah ! Ah ! Ah ! oui vraiment,
L'artilleur est brave et charmant.*

*Si notre monde est plein d'abus,
L'artilleur n'a que des obus,
Comme sa pièce, il a son âme,
D'où jaillit le feu et la flamme.
Ah ! Ah ! Ah ! etc...*

*L'artilleur, ce joyeux luron,
Toujours prêt à danser en rond,
Au cafard jamais ne succombe,
Il s'y connaît en fait de bombe,
Ah ! Ah ! Ah ! etc...*

*L'artilleur se place à l'affût
Des filles, pour changer de but ;
Au tir il n'est jamais sans cible
Mais à l'amour il est sensible.
Ah ! Ah ! Ah ! etc...*

L. B.

MON ONCLE

MON oncle Rabuche excellait à découvrir les sources avec une baguette de couvier, il avait maints autres talents et le principal consistait à râcler du violon aux fêtes et aux noces, à chanter des romances et à débiter maintes gauloiseries aux jeunes danseuses, pour les égayer.

Chaque fois que mon oncle Rabuche « jouait une noce » il annonçait aux jeunes mariés le sexe de leur premier enfant et suscitait ainsi de nombreux paris qu'il ne manquait jamais de gagner.

Il commençait par demander aux jeunes époux quel était l'objet de leur convoitise. S'ils disaient : « nous voudrions un fils » il leur certifiait qu'ils en auraient un, prenait des témoins, acceptait les paris et, disait-il, pour que l'enjeu ne puisse être contesté, il écrivait quelques lignes énigmatiques qu'il plaçait sous enveloppe et sur cette enveloppe close hermétiquement, il priait deux ou trois personnes d'apposer leur signature en divers sens, de façon à la rendre inviolable.

Lorsque l'enfant naissait, voici comment les choses se passaient. Si les jeunes mariés, qui avaient désiré un petit garçon, voyaient leurs vœux réalisés, ils étaient satisfaits et, en outre de l'enjeu du pari, ils envoyoyaient à mon oncle Rabuche un joli cadeau.

S'ils étaient déçus, ils se hâtaient de venir déclarer à mon oncle Rabuche qu'il s'était trompé dans ses pronostics et qu'il avait perdu son pari.

Alors, tranquillement, mon oncle Rabuche sortait de son portefeuille la mystérieuse enveloppe, demandait : — Est-ce que vous la reconnaissiez ? Retrouvez-vous intactes les signatures des témoins qui ont concouru à la rendre inviolable ?

— Parfaitement.

— Eh ! bien décachez vous-même cette enveloppe.

Les parieurs ouvraient l'enveloppe et y trouvaient un papier ainsi conçu : « Les époux X...

désirent un garçon ; pour ne pas les contrarier, je leur ai prédit qu'ils en auraient un ; mais, en réalité, c'est une fille qui leur naîtra, ce que je tiens à consigner ici d'une façon officielle... .

Dans un cas comme dans l'autre, mon oncle Rabuche avait gagné son pari. Et on le tenait pour un devin étonnant, capable de prédire l'avenir.

C. R.

L'ALMANACH DU CONTEUR

*En notre temps si difficile à vivre,
On ne voit plus que des fronts soucieux.
Chacun se dit : Qu'est-ce donc qui va suivre ?
Quel avenir nous réservent les dieux ?
Certains rentiers, hélas ! n'ont plus de rentes,
Et les impôts sont lourds au travailleur.
Pour oublier nos charges écrasantes,
Lisons, amis, l'Almanach du Conteure !*

*Jean-François dit que Jeanne, son épouse,
A bien changé, pour son malheur à lui,
Qu'elle est nerveuse, et pénible, et jalouse,
Qu'en sa maison c'est la guerre aujourd'hui...
Pour amender cette femme peu sage,
Pour que l'époux pardonne de bon cœur,
Et pour le mettre à l'abri de l'orage,
Envoyez-lui l'Almanach du Conteure !*

*Un malheureux, sur son lit de souffrance,
Trouve bien longs et les nuits et les jours ;
Il a perdu jusqu'à l'espérance,
Et des humains n'attend plus de secours.*

*Pauvre mortel que consume la fièvre,
Et qui languit, seul avec ta douleur,
Pour ramener le sourire à tes lèvres
Que faudrait-il ? — L'Almanach du Conteure !*

*Au commerçant qui craint pour ses affaires ;
Au paysan qui craint le mauvais temps ;
A l'abstincent qui craint de boire un verre ;
Au voyageur qui craint les accidents ;
A tous ceux-là qui se plaignent sans cesse,
Et qui sur tout déversent leur humeur,
Il serait bon peut-être qu'on adresse,
Et sans tarder, l'Almanach du Conteure !*

E. C. Thou.

L'Almanach du Conteure est en vente dans toutes les épiceries du canton.

LA NATURALISATION

AU TEMPS DE LL. EE.

VOICI la copie d'un acte de naturalisation au temps de LL. EE. de Berne. C'est assez intéressant.

Nous l'Advoyer et Conseil de la Ville et République de Berne, savoir faisons : Qu'à l'humble

Réquisition de ... (nom), de ... (ville), dans le ... (pays), de vouloir le recevoir au nombre de Nos Sujets, et de lui accorder retraite, libre habitation et demeure sous Notre Protection et Domination, pour y pouvoir vivre en bon et fâché notre Sujet, et en professant notre Sainte Religion. Nous sur ce, et vu l'acte de Bourgeoisie à Nous exhibé et par lequel il est reçu Bourgeois et Communier dans notre Ville d'Aubonne, datant du 12^e May 1792 pour lui et les siens, nés et à naître quelconques, nous avons bien voulu lui accorder les fins de sa requête, et en conséquence le recevons et le déclarons notre Sujet, en quelle qualité il jouira de tous les priviléges, franchises et libertés de Nos autres Sujets ; sous toute fois les conditions et réserves contenues plus amplement au Decret du Grand Conseil Souverain, emané en date du 28^e Janvier 1756. Pour foi de quoi et après avoir prêté Serment de fidélité sur les mains de Notre Baillif à Aubonne. Nous lui avons fait expédier les présentes Lettres de Naturalisation, sous l'Imposition de cinquante. Donné sous notre Sceau et la Signature de Notre Secrétaire, ce 24^e May 1792.

Gosses XX^e siècle. — Papa, saurais-tu faire ta signature en fermant les yeux ?

— Mais oui, mon enfant.

— Alors, tiens. Voilà mon livret scolaire ; ferme les yeux et signe.

LES RÉGENTS D'AUTREFOIS

Sur les conditions d'existence et de travail des régents l'extrait ci-après, tiré d'une annonce datant de 1825, donne quelques précisions curieuses :

« L'examen pour la repourvue de la régence de la seconde école de Montricher aura lieu à la maison de commune le 12 septembre 1825, environ les 8 heures du matin. Les fonctions pour cette seconde école n'ont lieu que dès la St-Martin à Pâques, soit jusqu'à la visite du printemps. La pension en argent est de 56 fr. par an, à dater du jour où celui à qui la place aura été conférée commencera ses fonctions, et il devra les commencer à la St-Martin prochaine. Il aura un logement convenable et du bois en suffisance pour chauffer la chambre d'école, fourni par la commune. Du reste, au plus amples des conditions qui seront lues, suivant l'usage, avant l'examen. Les aspirants devront s'adresser, par lettre, à la municipalité, au moins 8 jours d'avance, en lui indiquant leurs noms, leur domicile et où ils ont eu demeuré. On ne leur promet point de journées, excepté dix batz à chacun des deux qui seront proposés. »

A l'Ecole. — Lors d'une inspection d'école, dans un village badois, on rapporte le dialogue suivant entre un élève interrogé et le haut personnage qui passait l'inspection de dite école :

L'inspecteur. — Hé bien, puisque nous sommes à l'étude de l'histoire naturelle, pourrais-tu, mon ami, me dire une de la girafe ?

L'élève. — La girafe est un animal originaire de l'Afrique, sa taille est si élevée que l'animal peut regarder, depuis le deuxième étage, dans l'intérieur des maisons.

— Bravo ! dit l'inspecteur, en félicitant en même temps le maître. Et maintenant, pourrais-tu me citer encore un autre animal vivant en Afrique ?

— L'élève. — Oui, le chameau.

L'inspecteur. — Bien ! et quelle est la taille du chameau ?

L'élève. — Il est un peu plus petit que monsieur l'inspecteur.

L'inspecteur. — Pourquoi donc le chameau est-il plus petit que moi ?

L'élève. — Parce que monsieur le régent a dit que monsieur l'inspecteur était le plus grand chameau qu'il connaissait.

A TRAVERS NOTRE VIEUX LANGAGE

Test toujours amusant de constater la proche parenté de notre patois ou de notre langage populaire avec le vieux français, les langues du Midi : provençal ou italien et même avec le latin. Tel mot que nous considérons avec un peu de dédain parce qu'il ne nous paraît pas assez distingué est du latin tout pur. Son acte de naissance le classe dans l'aristocratie de la langue.

Chacun sait que chez nous la pomme sauvage s'appelle en patois *on mélè*, et en français populaire *un mile*. C'est du latin : *mèle* est formé très régulièrement du latin *malum*, la pomme.

Toute la Suisse romande appelle le blaireau le *tasson*, Neuchâtel dit le *taisson*. L'italien emploie le même mot : *il tasso*.

Au Pays-d'Enhaut, le *pédon*, féminin la *pédoune*, désigne celui qui va à pied, le piéton, le messager. On appelait de ce nom, autrefois, celui qui portait les ordres de marches militaires et qu'on désignait aussi sous le nom de *piquette*. L'origine de ce mot n'est pas difficile à trouver : il est de la famille du mot *pied*. Le français populaire du midi de la France désigne le facteur rural sous le nom de *pédon*, et l'italien l'appelle *il pedone*. Chose singulière, dans la Suisse romande, ce mot paraît particulièrement au Pays-d'Enhaut. Nous ne l'avons trouvé ni dans le dictionnaire patois de Bridel, ni dans celui de Blonay, ni dans le Glossaire vaudou de Callet, ni dans le Glossaire genevois d'Humbert, ni dans le Glossaire fribourgeois de Grangier.

Nous sommes aussi les seuls à conserver, avec la forme patoise, le nom d'un jeu très an-

cien, la *marelle*. Toute la Suisse romande l'appelle le charret : nous le nommons, nous, le *maralaï*.

Charret, c'est banal, *maralaï*, cela dit quelque chose !

Gardons soigneusement ces vieux mots si expressifs, qui plongent leurs racines dans les origines de notre langue. Ils font partie de notre patrimoine aussi bien que nos montagnes. Ils contribuent à donner à notre Pays-d'Enhaut sa physionomie particulière, son air de n'être pas comme tout le monde.

Royal Biograph. — Cette semaine la direction du Royal Biograph a composé un programme tout particulièrement extraordinaire comprenant deux films d'un genre absolument différent de la réputée firme américaine United Artist's Corporation, dont font partie les gracieuses et principales étoiles américaines : Douglas Fairbanks, Mary Pickford, Charlie Chaplin, D. W. Griffith. Mentionnons en tout premier lieu un puissant drame « Le Val des Fous », grand film dramatique en 3 actes d'aventures du Far-West, avec comme principal interprète l'intrépide et audacieux cow-boy Harry Carrey dont la réputation n'est plus à mentionner. Le second fils « L'Idole de Los Angeles » est une grande comédie comique en 4 actes qui déridera certainement les plus moroses.

Théâtre Lumen. — Cédant à de nombreuses demandes, la Direction du Théâtre Lumen a consenti à présenter au public une dernière fois le film le plus grandiose de l'année 1923, qui batte tous les records financiers cinématographiques à ce jour, j'ai nommé : « Robin des Bois » (Robin Hood), la formidable et grandiose création du génial Douglas Fairbanks. Je ne veux point m'attarder à présenter cette œuvre unique dont toute la Presse lausannoise a vanté le rare mérite et qualités, lors de ses premières représentations à Lausanne. Je tiens cependant à signaler que la Direction du Lumen présentera « Robin des Bois » avec la partition musicale spécialement écrite pour ce film qui sera exécutée par un orchestre renforcé, partition qui est de beaucoup dans le succès que remporte partout l'inoubliable et sensationnelle création de Douglas Fairbanks.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

La Suisse

SOCIÉTÉ D'ASSURANCES LAUSANNE

Ne laissez pas passer le milieu de la vie
Sans avoir assuré la vieillesse en
[nemie]



Examen de la vue

et conseils gratuits

Emile TREUTHARDT, Opticien-Specialiste
« Les Iffs » St-Roch, Lausanne Tél. 45.49

Se rend dans toutes les localités du canton.

AGENT D'AFFAIRES PATENTÉ COTTENS M&C

18, Rue St-François — Lausanne — Téléphone 54.11

Représentation devant tous juges. — Recouvrements. Recherches et renseignements de tous genres, affaires pénales, plaintes et directions.

ÉLECTRICITÉ

LOUIS CAUDERAY Escaliers du Grand-Pont 4, LAUSANNE

Lustrerie — Porcelaines — Cristaux

PHOTOS

Une belle photo est signée **MESSAZ & GARRAUX**
14, Rue Haldimand — Lausanne — Téléphone 86.23

Choix immense
Achat d'anciens suisses 1850-54
Envoi prix-courants gratuits

Ed. ESTOPPEY Grand-Chêne, 1, Lausanne



Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.
Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron